

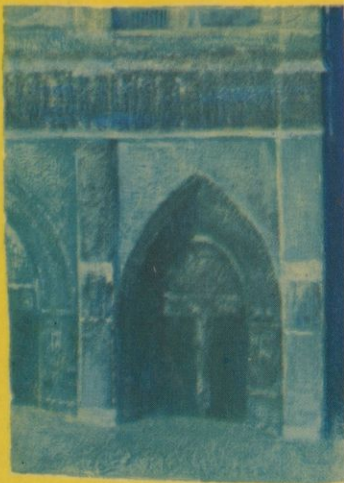
10
LES



.M. KLÉNOVSKI

ASSASSINS

CHEZ LE PRÉFET



LA CHOUETTE

Romans policiers et d'action,
publiés sous la direction de
FRÉDÉRIC DITIS

72

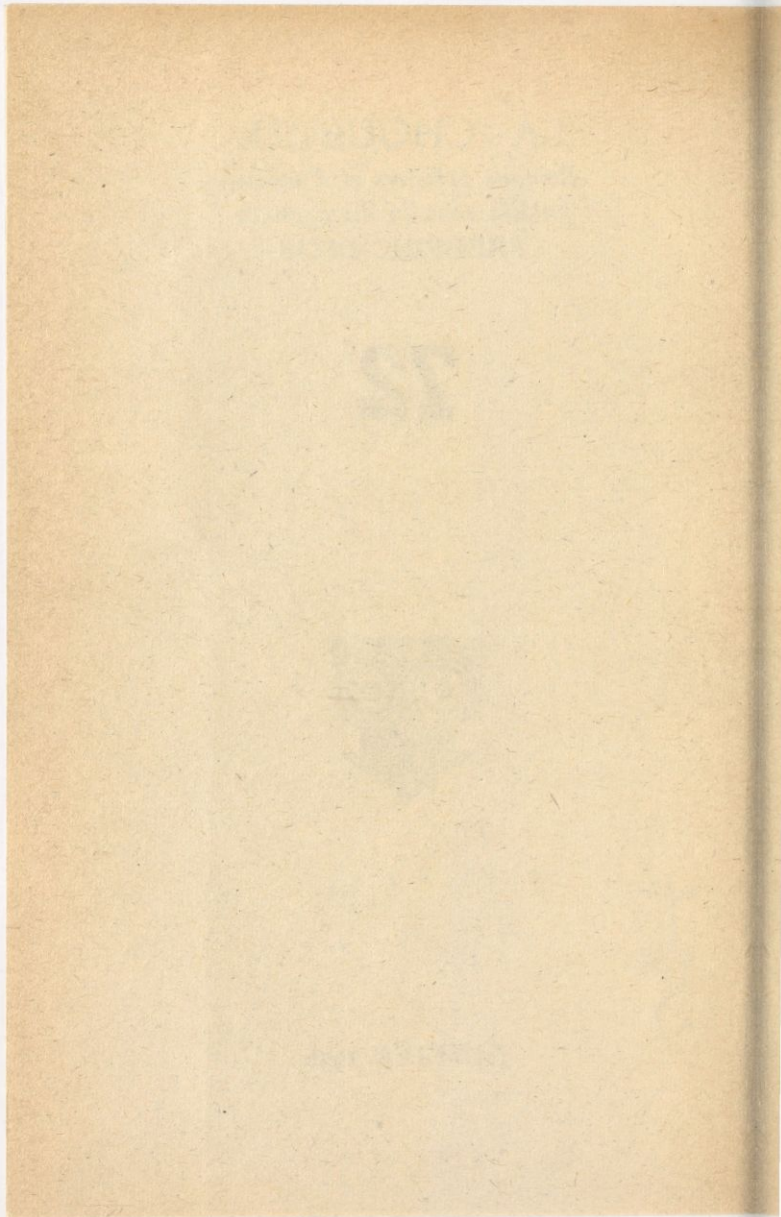


16072
16970
(72)

135
nov 72

JANVIER 1958

DL - 7 2 1958 1742



ANDRÉ-MARIE KLENOVSKI



LES ASSASSINS
CHEZ LE
PRÉFET

ÉDITIONS DITIS
35, rue Mazarine, Paris (VI^e)

A Monsieur Louis A.
avec mes excuses

A.-M. K.



© by Editions Ditis

Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

1^{ER} CHAPITRE

Le commissaire Didier pénétra dans son cabinet. Il était en retard, et il savait que le courrier attendait sa signature. Il s'assit derrière son bureau et jeta un coup d'œil vers le cabinet mitoyen où siégeait son collègue Sivareau.

Didier poussa un soupir et sentit sa mâchoire se crisper. « Quelle malchance d'avoir un collègue si désagréable et si peu sociable », pensa-t-il une fois de plus.

Tous deux chefs de division à l'Etat-Major de la Police Judiciaire, ils étaient chargés de « coiffer », selon l'expression consacrée, l'ensemble des brigades territoriales disséminées dans les différents secteurs de Paris et du département. Ils collaboraient donc étroitement depuis plusieurs années, aussi étroitement toutefois que le permettait l'animosité sous-jacente du second à l'égard du premier.

Légerement trapu, l'air très jeune malgré ses quarante-sept ans et sa calvitie, Didier était toujours habillé de costumes sobres, de bonne coupe,

et son élégance ajoutait à l'animosité que lui portait Sivareau.

Et puis, si Didier aimait son métier, il était susceptible et très indépendant. Ses chefs, ayant de lui la plus haute opinion sur le plan professionnel, critiquaient pourtant cet esprit d'indépendance, et parfois ses méthodes, qualifiées de fantaisistes.

Son collègue et ennemi intime, Sivareau, était un homme intelligent et rusé, dont l'aspect physique frappait les malfaiteurs qui avaient affaire à lui d'une crainte justifiée. Massif et très grand, il avait, enfoncé dans les épaules, un large cou portant une tête hydrocéphale où l'œil, petit mais scrutateur, brillait intensément au fond de l'arcade sourcilière. Avec ses mains énormes et ses bras trop longs, il évoquait parfaitement le pithécanthrope ou l'homme de Néanderthal. De caractère bourru, même avec ses pairs, il était par contre plein d'onction lorsqu'il estimait que l'interlocuteur en valait la peine. Mais, malgré cette différence de tempéraments, Sivareau et Didier, par nécessité et par esprit de discipline, dirigeaient sans heurts apparents le service dont ils avaient la charge.

Tout en jetant un coup d'œil sur les rapports entassés devant lui, le commissaire Didier pressa le bouton de la sonnette à portée de sa main. Immédiatement apparut un petit homme râblé, dont le visage rose et poupin donnait une impression de nonchalance, corrigée par la vivacité des yeux toujours en éveil.

— Eh bien, Michel, as-tu recueilli quelque chose de nouveau dans l'affaire Dmitri ?

— Bonjour patron. Oui, il y a du neuf. Du neuf étonnant même. Nous avons fouillé la valise du soi-disant Dmitri. Et savez-vous ce que nous avons trouvé ?

— Quoi donc ?

— D'abord cinquante mille marks en beaux billets de la Deutches Bank, un passeport au nom de Krammer, portant la photo de Dmitri...

— Comment ! Dmitri serait en réalité Krammer !

— Sûr, patron. Krammer, le gangster de haut vol qui a enlevé les bijoux entreposés dans une grande ambassade, il y a deux ans, et cambriolé, récemment, le théâtre des Etoiles.

— Je sais ; grâce à l'art consommé qu'il déploie pour se grimer, cet animal réussit les coups les plus incroyables. Et Krammer, alias Dmitri, non content d'être ce bandit que nous recherchons depuis si longtemps, est aussi l'espion qui a livré quelques-uns de nos plans. Eh bien, c'est un gibier de taille !

— Mais attendez, ce n'est pas tout. Il y avait aussi dans la valise que nous avons saisie, cachée entre deux cuirs, une lettre dont les termes ne laissent subsister aucun doute sur les relations criminelles d'un membre de la police avec l'intéressé.

— Que dit cette lettre ? coupa Didier. Et qu'est-ce qui te fait penser que le signataire appartient à la Maison ?

— C'est à peu près certain, monsieur le Commissaire.

— Mais qui est le signataire, nom d'un bonhomme !

— On ne sait pas, malheureusement. Elle n'est pas signée.

— Alors quoi ! Elle n'est pas signée ! Dans ce cas ça peut être un faux. Comment être certain qu'il s'agit d'un fonctionnaire de la Préfecture ?

— Ecoutez patron, s'excusa Michel, je n'ai pu y jeter qu'un coup d'œil avant de la remettre à M. Sivareau, après la perquisition...

— Gros malin ! Avant de la lui remettre, il fallait me la montrer. Mais encore une fois, qu'est-ce qui te fait croire que l'auteur appartienne à la Police ?

— C'est simple. La lettre est écrite sur une feuille de format administratif, dont on a découpé l'en-tête, mais où subsistait le numéro de série qui figure toujours sur l'un des bords, le bord gauche pour être exact.

— Tu as relevé ce numéro ?

— Oui, justement. Je me suis ensuite référé à notre table de classement des imprimés, et j'ai vu que le numéro correspond à ceux que nous employons à la P. J.

— As-tu appelé l'attention de M. Sivareau sur ce numéro de série ?

— Non, monsieur le Commissaire. Comme je vous l'ai dit, avant d'en parler à quiconque, j'ai voulu m'assurer qu'il s'agissait bien d'un imprimé de la Maison.

— Et te souviens-tu de la teneur de la lettre ?

— Seulement du début, mais il est significatif : « Mon cher Georges. Il y a du remue-ménage dans la Maison en ce moment, je viens de l'apprendre. Tiens-toi à carreau ».

— C'est tout ?

— Tout ce dont je me souviens avec exactitude.

Je crois cependant qu'il était encore question de prendre contact.

— C'est en effet assez édifiant comme cela. Il va falloir que je demande à Sivareau de me montrer cette lettre... Par ta faute, ajouta le commissaire avec une moue désabusée, me voilà obligé de faire de la diplomatie pour jeter un coup d'œil sur une pièce peut-être importante. Enfin, tant pis.

Tandis que Michel quittait le bureau de son chef, Didier, le sourcil froncé, et de méchante humeur à l'idée d'avoir à discuter avec son collègue, pénétra dans la pièce contiguë où Sivareau, un coude sur la table et le récepteur à l'oreille, répondait d'une voix onctueuse à l'interlocuteur qu'il avait au bout du fil.

« Ce doit être le grand patron qui téléphone », pensa cyniquement Didier en s'asseyant.

2ÈME CHAPITRE

L'immense table d'acajou massif ne supportait qu'un appareil téléphonique compliqué aux multiples boutons d'appel et quelques papiers épars. Une petite photographie d'enfant dans un cadre d'argent tournait le dos aux visiteurs. Sur les murs, deux tableaux anciens encadraient une bibliothèque bourrée de livres aux sobres reliures.

La pièce était vaste. Trois portes y donnaient accès : l'une, à gauche, qui s'ouvrait sur le bureau des secrétaires de permanence, la seconde, à droite, sur le cabinet du Préfet de Police, enfin, face à la table, la porte d'entrée proprement dite, par où l'huissier de service introduisait les visiteurs.

Le maître du lieu était un homme d'allure énergique à qui l'on n'eût pas donné plus de quarante ans malgré une chevelure déjà blanchissante. Ses yeux bleus, où éclatait parfois une étincelle de gaieté, éclairaient un visage aux traits réguliers et avenants. Nul ne pouvait déceler les constants soucis dont l'homme était accablé.

André Robert-Thirouin, Directeur du Cabinet du Préfet de Police, avait bien lieu en effet d'être soucieux. Pourtant, la période actuelle eût été presque calme, sans cette plainte de l'Ambassade d'une puissance de première grandeur, avec laquelle le gouvernement devait compter.

Affaire toujours actuelle, hélas, puisque depuis bientôt deux ans, elle n'avait pas encore reçu de solution.

Robert-Thirouin sonna l'huissier.

Un personnage solennel, en habit à queue de pie, le col entouré d'une brillante chaîne d'argent que terminait une plaque de même métal, entrouvrit la porte.

— Monsieur le Directeur ?

— Boullay, dites à Langlois de m'envoyer Sivareau et Didier.

— Oui, monsieur le Directeur...

— C'est tout, Boullay. Vous pouvez disposer.

Tandis que l'huissier se retirait, Robert-Thirouin alla frapper doucement à la porte de droite et pénétra dans le cabinet préfectoral.

A son entrée, le Préfet de Police releva la tête, et considéra en souriant son principal collaborateur, auquel il vouait une solide amitié.

— Je viens de convoquer Didier et Sivareau, monsieur le Préfet, je les attends d'une minute à l'autre.

— Ah, l'affaire Dmitri ? C'est pour l'instant le seul point noir à l'horizon.

Un moment, le Préfet eut l'air soucieux. Mais il se rasséra vite et ajouta :

— Mon cher ami, je sais combien cette affaire est délicate. C'est pourquoi j'ai voulu que vous vous en occupiez personnellement.

Un sourire amusé jouant sur ses lèvres, il continua :

— Police Judiciaire et Renseignements Généraux en état d'alerte, le directeur de mon Cabinet pour assurer l'unité de direction de ces services ; c'est vraiment faire beaucoup d'honneur à ce triste personnage.

— C'est un dangereux gaillard, étonnamment habile. Un adversaire qu'il convient de ne pas sous-estimer. Mais nous n'allons pas tarder à toucher au but.

— J'y compte bien, mon cher. Ce matin, j'ai vu le Président du Conseil. Il ne m'a pas caché son mécontentement.

— Le terme n'est-il pas un peu fort...

— C'est celui-là même qu'il a employé. Le Gouvernement a trop de soucis à l'heure actuelle pour qu'une aussi mince affaire retienne son attention, s'il n'y avait pas les répercussions qu'elle est susceptible d'avoir. Il faut, vous m'entendez, que cette affaire ait une solution sous huit jours.

— Je crois pouvoir vous en donner la plus ferme assurance, monsieur le Préfet, dit Robert-Thirouin en se retirant.

Il regagna son bureau et sonna l'huissier.

— Les deux commissaires que j'ai convoqués sont-ils arrivés, Boullay ?

— Ils vous attendent, monsieur le Directeur.

— Introduisez-les.

Une minute plus tard, Sivareau et Didier étaient devant lui.

Robert-Thirouin se leva un instant pour les accueillir, leur serra la main, et se rassit en leur indiquant les sièges qui étaient disposés près de son bureau.

Il attaqua :

— Messieurs, je n'ai pas voulu attendre votre rapport, non plus que celui de votre collègue des Renseignements Généraux, pour vous demander où vous en êtes exactement, et vous avertir que la patience du Gouvernement, celle de M. le Préfet, et j'ajouterais aussi la mienne, sont arrivées à leur limite. Il va falloir en terminer avec cette affaire Dmitri.

Sivareau, sans s'occuper de son collègue, pencha en avant son long buste et prit la parole.

— Nous avons un succès à notre actif, monsieur le Directeur. Hier, la valise de Dmitri a été saisie par « mes hommes » et nous y avons trouvé de nombreux documents, parmi lesquels un passeport au nom de Krammer. Il est donc avéré que notre homme est également l'espion qui a subtilisé les « bleus » du fusil modèle X 23, récemment adopté par les puissances du Pacte Atlantique.

— C'est absolument inimaginable, fit Robert-Thirouin. Ainsi les deux hommes que nous recherchons ne sont, en fait, qu'un seul et même individu ? Mais alors, cela va simplifier votre tâche, messieurs.

— Nous aurions dû nous saisir de lui depuis longtemps, monsieur le Directeur. Mais il semble qu'un dieu ou un démon le protège.

— Ce premier résultat vous fait honneur, Sivareau.

Mais c'est l'homme lui-même que nous voulons.

— Nous l'avons raté de peu, et il ne saurait plus nous échapper bien longtemps.

— Et vous, Didier, qu'avez-vous fait ?

Didier hésita un instant avant de répondre. Devait-il parler de la découverte de Michel ? Il lui était pénible de cacher quelque chose à son supérieur. Cependant, il crut préférable de réserver une carte qui pouvait devenir un atout important dans ce jeu dangereux qu'ils jouaient à trois, Dmitri, Sivareau et lui-même.

— Je crains, monsieur le Directeur, fit-il pensivement, de n'avoir pas de succès flatteurs à vous offrir ce soir. Cependant, si vous voulez bien attendre encore quarante-huit heures, je serai à même de vous apporter une information de première importance.

Sivareau dressa l'oreille et considéra Didier avec un étonnement non dissimulé.

Cependant, ce dernier continuait :

— Si je ne m'abuse pas sur l'importance de ma découverte, nous saurons demain pourquoi Dmitri, ou plutôt Krammer, n'a pu être arrêté depuis si longtemps.

— En effet, il semble que vous ayez joué de malchance à plusieurs reprises, dit Robert-Thirouin, en se levant pour donner congé à ses interlocuteurs.

— Revenez me voir dès que vous aurez du nouveau. Messieurs, au revoir. N'oubliez pas ce que je vous ai dit au début de notre entretien : il y va non seulement de vos situations, mais de nos réputations.

3ÈME CHÂPITRE

Bien qu'il eût l'échine souple, Boullay avait un ventre avantageux et un double menton qui ne contribuaient pas peu à lui donner cette allure solennelle qui lui avait permis d'accéder à sa position : premier huissier du Cabinet de Monsieur le Préfet de Police, il faisait bien des envieux.

Ce jour-là, l'antichambre où il se trouvait était déserte, tous ces « messieurs » étant partis déjeuner, sauf Robert-Thirouin.

« Près de quatorze heures, monologuait Boullay. Il exagère le directeur. S'il avait comme moi absorbé son petit déjeuner à sept heures du matin, il serait plus pressé de s'en aller maintenant. J'attends encore cinq minutes, et je vais voir ce qu'il fabrique. Tant pis si je me fais remettre à ma place... »

La professionnelle impassibilité de l'huissier disparaissait dès que son ventre criait famine.

Quatre minutes plus tard, il avait l'oreille collée à la porte directoriale. Aucun bruit. Il frappa. Doucement d'abord, respectueusement. Pas de

réponse. Il frappa plus fort et entrouvrit la porte, sans plus attendre. Personne. « C'est trop fort, se dit Boullay. Serait-il parti sans m'avertir ? Ça ne lui ressemble pas. »

De l'œil, il fit le tour de la pièce.

Tout à coup, son regard accrocha quelque chose de noir et de luisant au pied du bureau. A pas feutrés, selon son habitude, il s'approcha et une exclamation d'horreur lui échappa : ce qu'il avait aperçu était le bout d'une chaussure noire bien cirée. Une des chaussures de Robert-Thirouin.

Etendu près de son fauteuil, la tête reposant sur l'un de ses bras allongés, l'homme était raidi dans la mort. Sa main était crispée comme s'il avait cherché à s'agripper au cuir lisse pour tenter de se relever. Il avait le crâne défoncé d'un coup de revolver.

Boullay sentit le sang se retirer de ses joues. Il tremblait un peu, mais se forçait à ne pas s'affoler. Son premier réflexe fut de prendre le téléphone pour appeler la permanence de la P. J. Mais il se souvint à temps qu'il ne devait toucher à rien, de crainte d'effacer les empreintes laissées par le criminel. A reculons, l'œil fixé sur le cadavre, il fit le tour du bureau.

Et tout à coup, son talon buta sur quelque chose qu'il ne put identifier immédiatement. Il faillit tomber, puis un cri sourd lui échappa.

Un autre cadavre, en qui il reconnut le commissaire Sivareau, le considérait d'un regard fixe et comme narquois sous la paupière qui ne recouvrait l'œil qu'à moitié.

L'huissier sentit une nausée lui monter à la gorge.

Péniblement, il ravala sa salive, défit le bouton de son col qui l'étouffait. Et à pleine gorge, il se mit à hurler au secours.

* * *

LE DOUBLE CRIME DE LA PRÉFECTURE LES ASSASSINS CHEZ LE PRÉFET ÉTAT D'ALERTE QUAI DES ORFÈVRES

Tels étaient les titres et manchettes qui s'étaient étalés le lendemain dans tous les quotidiens.

Le Préfet de Police avait été reçu à la Présidence du Conseil en grand secret. Quel avait été le sens de cet entretien ? Personne n'en savait rien. Un communiqué avait été envoyé aux journaux pour annoncer :

1^o Que le Gouvernement, s'associant aux deuils qui frappaient la Préfecture, présentait ses condoléances au Préfet de Police et aux familles des victimes.

2^o Que le ou les auteurs des crimes odieux qui endeuillaient la France entière seraient traqués et châtiés avec la dernière rigueur, et que leur arrestation était imminente.

Dans la solitude de son cabinet, le Préfet de Police relisait ce communiqué, un sourire amer aux lèvres. Ces messieurs du Gouvernement croyaient-ils que la police pouvait faire des miracles ? Avec des crédits et des effectifs aussi réduits, comment venir à bout en quelques jours de bandits qui n'avaient pas craint de le frapper lui-même dans les personnes de

son premier collaborateur et d'un de ses meilleurs limiers ?

Un moment, l'image de son ami sauvagement assassiné fut si nette devant ses yeux qu'il eut un tressaillement. Le chagrin lui courba les épaules, et tout à coup il se sentit las, las de porter la charge écrasante qui était la sienne. Pendant cet instant, le grand fonctionnaire ne fut plus qu'un homme tout simple qui pleurait le compagnon de vingt ans de lutte.

* * *

Quelques heures plus tard, le commissaire Didier était convoqué par son vieil ami Despierres, directeur de la Police Judiciaire.

Celui-ci lui annonça qu'il était officiellement chargé de diriger l'enquête sur le double assassinat de la veille.

— Mais j'ai déjà l'affaire Krammer-Dmitri sur les bras !

— Je sais, mon vieux. Mais c'est un ordre du grand patron. Il pense qu'ayant travaillé en collaboration avec Sivareau, tu es mieux que quiconque à même de retrouver son assassin et celui de Robert-Thirouin. Tu as naturellement carte blanche pour choisir, dans n'importe quel service, les hommes dont tu pourrais avoir besoin pour compléter ton équipe.

— Despierres, tu as été commissaire avant moi. Tu te rends donc compte de la difficulté d'une pareille tâche, ajoutée aux affaires que j'ai en cours.

— Et alors, laisse la broutille de côté, mon vieux,

et consacre toutes tes forces à venger nos camarades

Despierres fit une légère pause et considéra gravement Didier dont le front était barré d'une ride épaisse, seul signe extérieur du débat qui se déroulait dans son esprit. Il reprit bientôt :

— Je ne veux pas que tu entreprennes cette tâche par pur esprit d'obéissance et de discipline, avec l'arrière-pensée qu'elle est au-dessus de tes forces.

— Elle n'est pas au-dessus de mes forces, mais...

— Alors, c'est parfait. Passe tout de suite voir Rebout, le secrétaire général du Parquet. Je lui ai téléphoné et il a dû préparer le réquisitoire. Tu le connais, je pense.

— Oui, c'est un type jeune et dynamique.

— Puis, va t'entendre avec M. de Corlin, le juge d'instruction. C'est lui qui est désigné pour instruire l'affaire. Ensuite, tu n'auras plus qu'à foncer.

— Ouais, c'est foncer dans le brouillard que tu veux dire... Enfin, on va tâcher de ne pas vous décevoir, monsieur le Directeur.

Despierres sourit à son subordonné, et après une dernière poignée de mains, Didier quitta le cabinet directorial pour se rendre au Parquet.